

## Dîner de têtes

Hélène Pedneault

---

Numéro 115, automne 2007

À table!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14087ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Pedneault, H. (2007). Dîner de têtes. *Moebius*, (115), 9–12.

## HÉLÈNE PEDNEAULT

### *Dîner de têtes*

Nul ne savait qui, de monsieur DesMarées, de monsieur Abd El Ramadan, de monsieur Pirotsky ou de monsieur Blackstone, allait planter sa fourchette le premier dans ce qui semblait être une fesse de porc laqué. Elle brillait sous l'énorme lustre en cristal de Bohême qui, au moindre mouvement de l'air, tintinnabulait joliment en fa dièse au-dessus des têtes des invités. Ils étaient mélomanes, bien entendu.

Ces têtes bien coiffées n'avaient même pas besoin de se faire élire par une majorité de citoyens pour trôner à cette table. Leur sport préféré n'était pas la démocratie, et le citoyen n'était pas leur tasse de thé Pu-Erh de Chine, le plus cher au monde. Non. Leur sport préféré était de tendre la main pour ramasser la manne qui tombait dorénavant directement dans leur assiette. Ils n'avaient même plus besoin de se pencher. Mais pour quiconque n'était pas pourvu d'une assiette en matière noble, au minimum en porcelaine de Limoges ou d'Angleterre, ramasser les miettes de manne qui tombaient de la table était un sport extrême. (Le plastique, la résine de synthèse et le styromousse, matières hautement vulgaires, étaient interdits à moins de cinquante kilomètres de toute table de têtes.) Ils étaient des milliards de sans-assiette à attendre qu'on secoue les nappes après les repas grandioses des têtes, en s'entredéchirant pour faire passer le temps plus vite. Les repas des têtes étaient aussi interminables que les vies des sans-tête étaient brèves, le temps étant une notion étonnamment paradoxale.

Des félins, élégants prédateurs s'il en est, les têtes avaient appris à ronronner d'aise en envoyant leur manne se dorer au soleil des îles fiscales sur un simple clic de souris. Ils n'avaient même plus besoin de se déplacer en première classe. À tel point que monsieur Blackstone, le matin même de ce dîner du 2 janvier 2007, à 9 h 47 très précisément, avait déjà gagné le salaire annuel d'un travailleur canadien, soit 38 000 \$, sans lever son petit doigt à la griffe manucurée. C'était réconfortant. Son sourire, comme tous les sourires des têtes de son cénacle financier, avait de belles dents. Autant d'argent donne une détente facile.

Ils méritaient leur sort enviable. Ils avaient travaillé très fort pour arriver à naviguer aussi aisément dans le liquide ou à y nager dans le bonheur. Ils avaient bâti un gigantesque réseau invisible de pipelines dans le cyberspace, qui avait enfin donné une magnifique fluidité à leur liquide. Un travail de Titans. Ils avaient dû traverser des corps, des lois, des gouvernements, des peuples aux traditions irritantes et éculées, des frontières, des scientifiques, des écologistes, des altermondialistes, éliminer tous ces obstacles qui ne cherchent que la mort du plaisir. Toutes leurs actions se résument à ça, au bout du compte. Et leur écrasante majorité ne leur donne surtout pas raison pour autant, les têtes en étaient profondément convaincues.

Le dîner de ce soir du 2 janvier 2007 avait été le meilleur, le plus fin, le plus suave de toute l'histoire des dîners de têtes. Les invités ne tarissaient pas d'éloges. Leurs serveurs, monsieur Chawali et monsieur Bouffard, sur qui retombaient des gouttes de la gloire qui rejaillissait sur les cuisiniers, contenaient leur fierté, de peur que ladite fierté ne fasse ombrage à la magnificence de leurs maîtres. Quelles nouvelles recettes nous a-t-on concocté en exclusivité? se demandaient les têtes. Quels mets inconnus et divins nous a-t-on servi? Ils avaient vécu, disaient-ils unanimes, une expérience gourmande tout à fait inédite. Le climax de la gastronomie, qu'ils allaient bientôt vouloir exponentiel : s'ils avaient été invités à cette table, c'était forcément parce qu'ils ne connaissaient pas le sens du mot « limites ». Pour les têtes, au-delà du climax,

il y avait un autre climax. Un climax n'était là que pour en cacher un autre.

Les cuisiniers, forts de leur succès, refusaient de répondre à leurs questions. Secret professionnel, alléguaient-ils. Mais s'il y avait quelque chose dont les têtes se foutaient royalement, c'était bien du secret, professionnel ou pas. On ne se rendait pas jusqu'à cette table luxuriante sans avoir élevé la crosse au rang des beaux-arts. Quelques gardes du corps discrets vinrent à bout de délier les langues récalcitrantes et revinrent avec le menu, dont on donna copie à chacune des têtes.

Soupe aux yeux bridés avec zeste de collyre  
Tête fromagée au petit Beur  
Cuisse de nourrisson sautée et sa gousse d'ail biologique  
Cœur de Maori braisé  
Fesse de champion, manière Sumo  
Trou normand :  
Granité de paysan à saveur républicaine  
ou  
Slotche de Québécois 100% érable  
Bifteck saignant d'épaule de fiers Massaïs, sauce chasseur  
Tarte tapin  
(chaque pointe délicatement posée sur le rapport annuel  
de la Banque mondiale, patiemment reproduit en sucre  
de sueurs dominicaines)  
Indigestif afro-américain à l'élixir vaudou

Manger des gens, les avaler sans les goûter et les éliminer par la suite dans les égouts du monde entier était devenu la monnaie courante depuis vingt-cinq ans, le taux de change standard qui avait l'incroyable vertu de ne pas fluctuer. Après tout, on ne faisait pas d'omelette sans casser des hommes, disait le nouveau diktat, adapté néolibrement d'un vieux proverbe dans les années 1980. Nous venions de passer à un stade supérieur de l'Humanité : le sens figuré venait de faire son entrée fracassante dans le réel. Manger des gens venait d'être élevé au rang de nec plus ultra de la gastronomie. Dorénavant, on pourrait avaler des gens ET les goûter à toutes les sauces, sans honte, sans culpabilité, sans reproche et sans

être le moins du monde inquiété. Même l'inélégante mais nécessaire élimination s'en trouvait ennoblie.

La mutation que les têtes attendaient depuis des temps immémoriaux avait enfin eu lieu. Ils finirent leur repas, debout et euphoriques, par une prière adressée à leur Être suprême, scandée avec la même ferveur qu'une assemblée de Noirs dans une église de Harlem : « Que notre Dieu soit béni dans le fruit sonnante et trébuchant de nos entrailles. »

La haute finance était devenue officiellement et noblement anthropophage.

Note de l'auteure : Dans l'espace de ce texte, le mot « tête » a subi une mutation, du genre féminin au genre résolument masculin. Je tiens à remercier Jacques Prévert, qui se repose dans sa terre, de m'avoir prêté une partie du titre de l'un de ses grands poèmes dans le vinaigre. À charge de revanche.